Métamorphoses du sacré. Acculturation, inculturation, synchrétisme, fondamentalisme, édité par Julien RIES et Natale SPINETO

Turnhout, Brepols (« Homo religiosus », série II, 8), 2010

Patrick Henriët

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8349>

DOI : 10.4000/rhr.8349

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2015

ISBN : 9782200929657

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Patrick Henriët, « *Métamorphoses du sacré. Acculturation, inculturation, synchrétisme, fondamentalisme*, édité par Julien RIES et Natale SPINETO », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 1 | 2015, mis en ligne le , consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8349> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.8349>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Métamorphoses du sacré. Acculturation, inculturation, syncrétisme, fondamentalisme, édité par Julien RIES et Natale SPINETO

Turnhout, Brepols (« Homo religiosus », série II, 8), 2010

Patrick Henriët

RÉFÉRENCE

Métamorphoses du sacré. Acculturation, inculturation, syncrétisme, fondamentalisme, édité par Julien RIES et Natale SPINETO, Turnhout, Brepols (« Homo religiosus », série II, 8), 2010, 352 p., 55 €, ISBN 978-2-503-52541-9.

- ¹ Ce livre est le dixième et dernier d'une série initiée à Milan en 1989 (*Trattato di antropologia del sacro*, traduction française Desclée, 1992). Le maître d'œuvre en a toujours été Julien Ries, prêtre belge professeur à Louvain, créé cardinal par Benoît XVI en 2012 et décédé en 2013. Face à ceux, sociologues, anthropologues, historiens, qui s'interrogent sur la pertinence même du concept de sacré (voir récemment M. De Souza, A. Peters-Custot et F.-W. Romanacce, *Le sacré dans tous ses états. Catégories du vocabulaire religieux et sociétés de l'Antiquité à nos jours*, Saint-Étienne, 2012), cette gigantesque entreprise le revendique vigoureusement. Il s'agit ici de se situer, d'un point de vue chrétien, dans la lignée des travaux fondateurs de Rudolph Otto puis de Mircea Eliade. En témoigne le titre même de la collection dans laquelle paraît ce livre, *Homo religiosus*, une expression largement utilisée par Eliade mais forgée dès 1933 par l'historien des religions néerlandais Gerardus Van der Leeuw dans sa *Phänomenologie der Religion*. Van der Leeuw caractérisait l'*Homo religiosus* à partir d'une définition d'un juriste du I^{er} siècle, Massurius Sabinus : *religiosus est, quod propter sanctitatem aliquam remotum ac sepistum a nobis est* (« est religieux ce qui en raison d'une certaine

sainteté se trouve éloigné et séparé de nous »). La définition vaut aussi pour les « choses sacrées », dont on rappellera que Durkheim les définissait en 1912 comme « séparées, interdites » (*Les formes élémentaires de la vie religieuse*). Soumis aux aléas de l'Histoire et des différentes formes d'organisation sociale, le sacré n'en est pas moins un invariant présent dans toutes les sociétés. Il est inséparable de la caractérisation de l'être humain comme *homo religiosus*. Rien de surprenant donc à ce que le premier tome du *Traité d'anthropologie du sacré* ait eu pour titre « Les origines et le problème de l'*Homo religiosus* » : toute l'entreprise est une revendication chrétienne de l'*Homo religiosus* par l'étude du « sacré ».

- 2 Les tomes 2-9 du *Traité d'anthropologie* ont été consacrés « à l'homme indoeuropéen, aux civilisations méditerranéennes, aux crises, ruptures et mutations dans les traditions religieuses, à la figure du croyant des religions juive, musulmane et chrétienne, aux cultures et religions indigènes en Amérique centrale et méridionale, aux cultures et religions des Indiens d'Amérique du Nord, puis au Japon et à la Chine » (p. 12). Celui-ci aborde la question des « métamorphoses » au prisme de quatre phénomènes qui constituent autant de sections dans le livre : acculturation, inculturation, syncrétisme et fondamentalisme. La notion de « culture », au cœur des deux premières sections, fait l'objet d'une définition quelque peu irénique empruntée par Julien Ries à la constitution *Gaudium et Spes* de Vatican II, puisqu'elle « traduit, communique et conserve enfin dans ses œuvres, au cours des temps, les grandes expériences spirituelles et les aspirations majeures de l'homme, afin qu'elles servent au progrès d'un grand nombre et même de tout le genre humain » (p. 14). Il y a dans cette orientation pas mal de téléologie et sans doute aussi un peu de théologie. Derrière les concepts d'acculturation et d'inculturation, en effet, qui fédèrent les deux premières parties, c'est parfois, plus dans le projet d'ensemble que dans le détail des différentes communications, une vision chrétienne de l'Histoire qui affleure. L'acculturation (première section) est encore conçue de façon assez neutre comme un concept permettant d'étudier « la rencontre des religions, les essais de conciliations des croyances, des symboles et des rites » (mais l'acculturation ne peut-elle aussi être violente ?).
- 3 Les études portent ici sur le concept dans son ensemble (A.-N. Terrin), l'époque d'Alexandre (D.-M. Cosi), l'Afrique de l'Ouest (I.-P. Lalèyê), le Bénin (I.-P. Lalèyê), l'Australie (F. Tamisari), le Mexique (D. Domenici), Gandhi (M. Delahoutre) et la Chine (C. Kontler). L'inculturation (section 2) est quant à elle clairement un concept théologique chrétien qui a permis de moderniser celui d'« évangélisation ». Les principaux éléments de la définition sont cette fois-ci repris à Jean-Paul II (encyclique *Redemptoris Missio* du 7 décembre 1990 : « par l'inculturation, l'Église incarne l'Évangile dans les diverses cultures et, en même temps elle introduit les peuples avec leurs cultures dans sa propre communauté »). Elle fait l'objet de considérations générales de Julien Ries et d'études de cas consacrées à l'Afrique (A. Shorter), à l'Islam en Afrique (L. Lazzarato, donc à l'encontre de la définition chrétienne qui a été donnée), à l'Inde (J. Ries, à travers l'exemple de Roberto de Nobili, jésuite mort en 1656) et à la Chine (M. Masson). Le concept et le terme de syncrétisme (troisième partie) ont été introduits en histoire des religions par Félix Robiou en 1868 à propos des cultes helléniques et orientaux. Sont traités dans cette section, après un exposé général de N. Spineto, le manichéisme (J. Ries), le mithriacisme (R. Turcan), le shinto-bouddhisme japonais (H. - O. Rotermund) et le sacré « off-limits » (A.-N. Terrin. Il s'agit des extases, transes,

possessions etc. On ne voit pas du reste pas toujours très bien en quoi cette dernière étude illustre un phénomène syncrétique). La quatrième partie, consacrée aux fondamentalismes, propose des considérations générales (A.-N. Terrin) puis des études sur le monde hindou (M. Delahoutre), le christianisme depuis les origines jusqu'à la modernité (J.-M. Laboa), l'islam (O. Carré), le judaïsme (G. Laras) et enfin le bouddhisme singhalais (É. Meyer). Pourquoi avoir intégré dans cette section une étude sur la « culture moderne » (R. Rezsohazy) ? Sans doute parce que dans une perspective « new age » celle-ci puise à diverses traditions, mais ce n'est pas cette dimension qui est ici mise en avant. L'ouvrage s'achève par un texte/bilan de Julien Ries (auteur de pas moins de cinq contributions dans ce volume) sur « formes, mutations, métamorphoses et permanences du sacré ».

- 4 Le statut que peut revendiquer un tel livre ne va pas sans poser quelques problèmes. Si les articles relèvent généralement d'une démarche véritablement scientifique, certains d'entre eux (sur Gandhi, sur la modernité, sur Giuseppe Tucci, qui fait l'objet d'une notice dans la rubrique acculturation) sont tout de même très empathiques. Mais c'est surtout l'orientation donnée au volume par Julien Ries qui attire l'attention. On comprend bien qu'il s'agissait pour ce grand spécialiste d'histoire des religions de clôturer une très vaste entreprise qui, au-delà des réserves qu'elle peut susciter ou des enthousiasmes qu'elle peut provoquer, ne manque pas d'impressionner. Cependant la dimension presque militante de certains passages fait que l'on ne sait pas toujours très bien ce qui relève du raisonnement et ce qui relève de la conviction préalable ou de la foi. Le bilan dressé par Julien Ries à la fin de l'ouvrage propose de construire une « anthropologie du sacré » qui trouverait « droit de cité à côté de l'anthropologie sociale et de l'anthropologie culturelle ». On reviendra pour finir sur cette formule. À l'arrière-plan de ce souhait il en est un autre : revendiquer pour nos sociétés désacralisées la part de sacré constitutive de toute communauté humaine. Le constat de Julien Ries est en effet le suivant : « tout se passe comme si l'homme ne parvenait pas à vivre normalement dans un monde désacralisé » (p. 343). En définitive, il s'agit expressément de mettre l'histoire des religions au service d'un projet de vie en commun, dans une perspective où les frontières entre recherche scientifique et recherche spirituelle tendent à s'effacer. C'est là un aspect important de l'héritage, chrétien dans ce cas, de Mircea Eliade : « À la suite d'Eliade nous pouvons écrire que l'histoire des religions est susceptible de nous ouvrir à un nouvel humanisme et ajouter qu'elle est la source d'une nouvelle anthropologie religieuse fondamentale qui sous-tend les diverses anthropologies spécifiques » (p. 337). On notera pour finir que dans cette phrase, l'anthropologie « religieuse » n'a plus « droit de cité » à côté des autres branches de la même discipline (cf. *supra*), mais qu'elle devient le fondement même de la discipline. On est ici aux antipodes de l'anthropologie héritée de Claude Lévi-Strauss, lequel fit à peu près totalement l'économie du « sacré ». L'entreprise de Julien Ries a donc, au minimum, le mérite de la diversification.

AUTEURS

PATRICK HENRIET

École Pratique des Hautes Études, Paris.